





18 h 17

Place Cloucarré



## Judith

*« Appelle-le... »*

Comme chaque vendredi, la place Cloucarré grouillait de monde. Comme chaque jour estival d'ailleurs. Vue d'avion, chapeaux et casquettes en tout genre couvraient le sol tel un champ de fleurs multicolores. Tulipes, dahlia, myosotis et primevères se livraient à un balai extraordinaire, tournoyant de part et d'autre. Au centre, quelques coquelicots éparpillés. Les pavés centenaires grisâtres qui recouvraient le sol devenaient invisibles, camouflés par cette masse humaine presque florale toujours en mouvement. Cet hiver, ce champ prendrait un autre visage, noirci par les parapluies sombres et tristes. Seule la fontaine conservait le monopole du visuel. Identique en été comme en hiver, ce petit ange

gravé dans la pierre répétait seconde après seconde ce même jet d'eau toujours aussi parfait. De forme circulaire, on aurait pu croire, à la fenêtre de notre avion, observer le centre d'un rond-point distribuant les diverses directions. La fontaine trônait là, fièrement, sans craindre l'invisibilité.

Judith connaissait son trajet par cœur. Elle avait certainement répété ce voyage plus de cinq cents fois déjà. Peu importait l'heure ou la météo, de jour ou de nuit, elle connaissait le moindre obstacle, le moindre relief, la moindre signalisation de ce lieu de passage. Elle aurait pu décrire en détail chaque arbre, chaque commerce, les yeux fermés. Elle avait sur cette place tout un tas de souvenirs qui avaient construit son adolescence : son massif de fleurs préférées (« des rudbeckias, lui avait dit sa mère, les fleurs couleur soleil »), le buisson derrière lequel elle avait fumé sa première et dernière cigarette en s'étouffant à moitié, le banc sur lequel se trouvait le chewing-gum qui avait ruiné son jeans préféré. Des détails de vie qu'elle s'amusait à se rappeler par moment, des détails par milliers qui avaient meublé son existence. Adolescente, elle avait passé sur cette place des après-midis entiers à regarder Alexis (son homme idéal de l'époque) faire du roller entre les passants. Assise en tailleur par terre à l'ombre d'un arbre, elle se contentait de poser sa tête

dans ses mains et d'attendre amoureusement qu'il ait trop mal aux jambes pour continuer ses allers-retours. Enfin, cette démonstration sportive n'avait pas duré plus de trois mois, Alexis avait suivi ses parents lors d'un déménagement dans le sud de la France l'été suivant. Elle n'avait plus jamais eu de ses nouvelles. Le cœur brisé, elle avait renié la place quelque temps, souhaitant oublier ces moments perdus. Désormais étudiante en lettres modernes, elle avait revu ses priorités en passant ses après-midis libres à la bibliothèque plutôt qu'assise sur du goudron brûlant.

Judith n'aimait pas spécialement cette foule, mais elle avait appris à slalomer de façon très fluide. Son pas était sûr, son rythme soutenu. Les pigeons, eux aussi, semblaient conserver tous les jours le même emplacement, comme s'ils avaient signé un bail avec la mairie. Un passe-droit qui leur permettrait de stationner sur la place toute la journée sans horodateur. Souvent, elle s'était demandé combien de fois elle avait pu croiser le même pigeon sur cette même place. Elle aurait presque voulu pouvoir en connaître juste un, histoire de le retrouver ici, sur ces pavés chaque jour. Tous semblables, il était impossible de dénombrer la quantité de deuils de pigeons qu'elle avait ignoré depuis toutes ces années.

Judith traversa la place en diagonale en laissant la fontaine à sa gauche. Ce sublime enfant en pierre blanche crachait de l'eau, encore et toujours, sans jamais reprendre son souffle. Un petit garçon tellement serein que jamais il ne réclamait la moindre bouffée d'oxygène. Assis au centre de ce rond d'eau sur trois espèces de grosses caisses de bois, les jambes repliées sur lui-même et le regard vers le ciel, il offrait un spectacle apaisant. C'était certainement la seule attraction de cette place qui gagnait l'attention de Judith à chaque passage. Quelques fois déjà, elle avait pu faire une métaphore entre ce filet d'eau et le débit de mots qu'elle-même était capable de faire sortir de sa bouche. Des monologues bien trop longs durant lesquels elle se perdait et qui finissaient toujours par un furtif « bref » qui lui permettait, c'était du moins ce qu'elle croyait, de pouvoir passer à autre chose ni vu ni connu.

Un rapide coup d'œil à l'horizon et elle continua. Aujourd'hui, elle ne remarqua même pas ce jeune homme en tenue de sport qui la dévorait du regard. Son chemin était préprogrammé, chaque pas s'encastrait presque parfaitement dans l'empreinte de celui de la veille.

Son téléphone portable serré dans la main gauche, elle s'engagea sur les quelques marches qui se trouvaient



devant elle sans même prendre la peine de lever les yeux. Six marches pour être plus précis. Toujours la jambe droite en premier. Dans huit minutes exactement elle monterait dans le bus qui la conduirait tout droit à l'appartement de sa meilleure amie. Carla avait toujours insisté pour obtenir ce statut. « Nous sommes meilleures amies n'est-ce pas ? »

Elle avait passé une bonne partie de l'école primaire à lui poser cette question, ce qui, au final, avait porté ses fruits puisqu'elles étaient devenues inséparables depuis maintenant une vingtaine d'années.

Autour d'elle, chacun prenait une direction différente, suivant son propre chemin. À l'opposé de la place, un coup de klaxon retentit violemment, mais Judith avait définitivement la tête ailleurs. Adossée au pied en métal de l'arrêt de bus, elle ne fut même pas dérangée par la fumée de cigarette dégoûtante que lui envoyait son voisin.

*« Quelle heure il est ? Il a peut-être perdu mon numéro. Non impossible, ça voudrait dire qu'il a carrément perdu son portable. Après tout si, c'est possible. Ou alors il lui est arrivé quelque chose et moi je suis là à attendre au lieu de prendre les choses en main. Bon, quand l'aiguille est sur le 5 j'appelle. Oh, mais je vais*

*lui dire quoi ? Et si je bafouille... Non non, j'envoie un message. OK. Mais j'écris quoi ? Salut... Ouais salut c'est bien. Ou alors il ne donne pas de nouvelles parce qu'il s'est ennuyé avec moi. Oh lala ! De quoi on a parlé déjà ? J'ai pas dit un truc qui aurait pu le choquer quand même ? Putain Judith, t'as dis quoi encore ? Ou alors il s'en fout. Encore pire. Le mec m'embrasse et après il s'en fou. Voilà, fin de l'histoire. Ma mère m'avait prévenue, toute petite, elle m'avait dit "méfie-toi des hommes Judith". Pourtant, j'avais répondu d'accord à l'époque, avec mon doudou à la main. Et bim ! Vingt ans plus tard, je me fais avoir. Est-ce qu'il aurait pu m'embrasser pour me faire plaisir ? J'ai quand même pas avancé mes lèvres en le regardant avec des yeux de merlan frit. Non j'ai pas fait ça ?! J'avais quelle tête avant qu'il décide de m'embrasser déjà ? Sinon, je mets coucou mais là il va me trouver quiche. Coucou c'est moi... Non non pas coucou. Euh... Hello. Petite touche américanisée ça va lui plaire ça. OK, je commence avec hello. Hello... comment tu vas ? Comme ça il notera que je m'intéresse à lui. »*

Une sonnerie. Un message ! Judith avait prié toute la journée pour entendre ce gong qui lui indiquait la réception d'un texto. Le cœur légèrement au-dessus de son rythme habituel, elle appuya sur l'écran pour ouvrir sa boîte.

« Je suis sous la douche. J'ai laissé la porte d'entrée ouverte au cas où. À tout de suite. »

*« Carla... Merde... Évidemment, ça pouvait pas être lui. Tout aurait été bien trop simple. Donc, mon message, j'ai dit hello, comment tu vas ? Il va peut-être trouver ça un peu lourd. Ou plutôt drôle genre hello, devine quoi, je pense à toi. Non c'est encore plus lourd ça. Ou je mens et je lui dis que j'ai rêvé de lui. Ça peut éveiller sa curiosité. Mais pourquoi je me pose toutes ces questions putain. Hello.... Euh... Hello comment tu vas ? Parce que moi, au cas où tu te poses la question, ça va pas du tout connard ! Oh non, je sens que cette histoire commence à me faire bouillir. Quelle heure il est ? Bon... Aurais-tu perdu mon numéro ? Non, c'est agressif. Ou carrément distante, excuse-moi j'ai retrouvé ce numéro dans mon portable, mais je n'ai pas de nom. C'est grillé... »*

Presque une journée entière sans nouvelles de Fabien. Ce gars lui avait tapé dans l'œil dès la rentrée. Grand, brun, les cheveux mi-longs, sur les bancs de la fac, elle ne voyait que lui. Elle avait cru perdre complètement le contrôle lorsqu'elle avait entendu sa voix pour la première fois. Elle aurait voulu l'enregistrer pour se la repasser en boucle tous les soirs. Une voix grave sur laquelle elle aurait pu s'endormir même s'il lui avait

conté des histoires de zombis les plus effrayantes. Depuis des mois, elle espérait secrètement qu'il s'intéresse à elle, multipliant les excuses pour se retrouver seule en sa compagnie : un oubli de livre, des cours à rattraper, une correction incomprise... Elle ne manquait pas d'imagination. Hier, il s'était enfin décidé à l'inviter à boire un verre après leur cours de lettres. Il lui avait fait découvrir ce petit bar fait tout en longueur dans lequel ils ne servent que des cocktails des îles plus ou moins alcoolisés. Le serveur, un métis plein de charme, les avait accueillis avec une chemise à fleurs type hawaïenne et un grand sourire qui laissait apparaître au moins une cinquantaine de dents. Judith avait choisi sa boisson un peu au hasard sur la carte, mimant une assurance dont elle était pourtant complètement dépourvue à cet instant. Assise en face de Fabien sur un tabouret haut, elle avait cherché la position idéale pour séduire.

*« Les jambes croisées... non décroisées. Mais là ça écrase tes deux cuisses on dirait des jambons, recroise. OK. Sois sexy. Reste comme ça et concentre-toi sur lui. Attention, tu glisses vers l'avant... Mais qu'est-ce qu'il a ce tabouret, il est penché ou quoi ? Je suis assise en pente putain. C'est peut-être le tissu de ma jupe qui est trop satiné. Il a pas l'air de glisser lui... Tu vas voir que j'ai pris un tabouret pété moi. Serre les fesses tu vas*

*tomber, redresse-toi, décroise tes jambes, décroise c'est plus simple. OK, cale tes talons sur la barre d'en bas. Super. Les bras croisés alors ? Mais pourquoi je veux absolument croiser quelque chose ? Bras ballants, ça fait con... Trouve un truc à mettre dans tes mains. Le dessous de verre, très bien. Regarde-le. Regarde-le bon sang au lieu de jouer avec ce bout de carton, il va croire que tu l'ignores. Non, mets une main sur ta joue plutôt. Voilà parfait. Il me regarde... Évidemment qu'il me regarde, il est en train de me parler depuis tout à l'heure. Souris, souris idiote, il est en train de rire. Il a dû dire une blague et toi t'as même pas entendu. Merde. »*

Dépaysée tant par l'environnement que par son cavalier, elle avait apprécié plus que jamais ce moment privilégié qui s'était tout de même terminé par un baiser volé et une violente migraine due à l'activité cérébrale intense de la soirée. Au réveil, le mal de crâne avait entièrement disparu, mais le sourire de Fabien était resté gravé dans sa mémoire, flottant comme un fantôme au-dessus de sa tête. Depuis, elle n'avait plus lâché son téléphone, attendant désespérément un signe de sa part. Un tout petit signe qui transformerait cette échappée en quelque chose de plus concret, en une véritable histoire d'amour, mais rien. Silence radio.

Plus que deux minutes avant que le bus ne fasse son apparition. Il faisait chaud, la température extérieure devait avoisiner les 28 degrés. Judith sentait le soleil taper sur sa tête. Elle chercha du regard une place à l'ombre mais ne trouva pas satisfaction. Tout le monde autour d'elle semblait suivre le même objectif. Sur sa droite, le soleil attaquait frontalement chaque centimètre carré du sol. Inutile de livrer bataille sans bouclier dans cette direction. Sur sa gauche, une maman avait installé sa poussette double dans le seul petit coin abrité que proposait ce côté-là de la place. Assis l'un derrière l'autre, les jumeaux (si l'on prenait en considération leurs tenues vestimentaires similaires et leurs frimousses joufflues identiques) agitaient, en suivant le même rythme, leur biberon d'eau, comme pour donner le tempo.

*« Patience Judith. Dis-toi qu'il y a pire : tu pourrais avoir une grosse cloque sur le front à cause du soleil et croiser Fabien à ce moment-là. Il vaut mieux pas de cloque et pas de Fabien qu'une grosse cloque et un gros Fabien. N'importe quoi ! Pourquoi un gros Fabien, il est loin d'être gros il est... parfait. »*

Pile à l'heure attendue, elle vit le bus apparaître en haut de l'avenue. Le chiffre 3 ainsi que sa destination s'affichaient en gras à l'avant. Sur le trottoir, environ une

dizaine de personnes s'agitait, piétinant comme si le goudron leur brûlait les pieds. Pressés, les gens se bousculèrent pour monter lorsque le bus ouvrit ses portes. De l'extérieur, Judith pouvait déjà imaginer le calvaire qu'elle allait vivre dans cette boîte de métal qui paraissait surchargée.

*« Comment les hommes peuvent-ils faire ça ? Le temps d'une soirée, tout est logique, tout est simple. Nous, les femmes, on se sent comme posées sur un piédestal. Mais le jour d'après, plus rien. Comme si l'instant de la veille n'avait jamais existé. Comme si le petit diable sur leur épaule s'était réveillé dans la nuit en leur hurlant de ne pas se laisser faire. Au diable le petit diable. Faut être fort quand même. Fort ou amnésique tu me diras. Mais tous les hommes ne sont pas amnésiques non ? »*

Énième coup d'œil sur son portable. Un coup d'œil que l'on pouvait qualifier de détresse plutôt qu'autre chose. Rien. Rappelée à l'ordre par la chaleur et le mélange d'odeurs qui émanaient du bus, Judith laissa finalement une vieille dame descendre juste devant elle. Elle était vêtue d'un lourd gilet noir qui lui donna immédiatement des sueurs. Sommes-nous donc tous destinés à nous couvrir d'autant de couches que d'années passées sur cette terre ? Cette laine, ajoutée aux bas de contention,